### Jamais on ne fait le mal si pleinement, si gaiement, que quand on le fait par conscience. Pascal

Avec le soutien de





# Au But



Thomas Bernhard Christophe Perton



# Au But

Une mère et sa fille ont assisté à une représentation de la pièce « Sauve qui peut », une de ces pièces qui démolissent tout, qui rabaissent tout, jusqu'à ce que tout soit démoli. La fille a applaudi avec le plus grand enthousiasme. La mère n'a pas applaudi, pas tout de suite. Et puis, tout à coup, elle n'a pas pu s'en empêcher, elle a applaudi, elle aussi. Mais ensuite, en sortant du théâtre, elle a eu honte parce que, « quand la scène est couverte de saleté, qu'est-ce d'autre que de la saleté?» Après le spectacle, la fille voulait un autographe de l'auteur. Donc mère et fille l'ont rencontré : un tout jeune homme. Et là, brusquement, la mère l'a invité à venir séjourner quelque temps avec elles au bord de la mer, à Katwijk. Étrangement le jeune auteur a accepté tout de suite. Les deux femmes sont rentrées chez elles. Très tôt, le lendemain matin, elles attendent l'auteur en finissant de préparer les bagages pour Katwijk. Une nouvelle pièce commence : « Au but. » Mais, comme le dit la mère : « quand nous sommes arrivées au but, tout se renverse».



Jan Toorop, The sea at Katwijk, 1887

Les vieilles personnes sans méchanceté sont insupportables, comme les enfants sans méchanceté. Un brave gosse, on l'étranglerait, et un vieillard, pareil.

Thomas Bernhard

## Nous, c'est moi

### Thomas Bernhard, La Cave

Tôt le matin, en ville, la mère et la fille font leurs valises pour aller comme chaque année prendre l'air marin de la villégiature familiale. Une belle demeure en bord de mer que complétait une fonderie dans la colonne des acquis que possédait cet époux fortuné à présent décédé. Au temps de cette rencontre, s'arracher à un milieu où la pauvreté la plus noire se mêle à l'inculture et à l'analphabétisme, relevait de la bonne fortune que la mère avait saisie sans l'ombre d'une hésitation comme on attrape la bouée qui passe dans l'océan du naufrage d'une méchante existence.

Mais l'éducation tardive à la littérature, au bon goût, aux règles du savoir-vivre dans la haute société, aux bonnes mœurs et à la ration quotidienne des mamelles de la fortune, n'efface pourtant jamais la cicatrice de l'expérience de la misère, de sa cruauté, de ses lois et de la lucidité qu'elle inculque. La mère ne s'en cache pas auprès de sa fille.

Cette cruauté, ce cynisme tellement assumé qu'il en est presque joyeux révèle dans cette mère monstrueuse quelque chose de profondément humain qui fascine et enserre la fille dans les rets de l'union sacrée de la famille. « Je me suis mortellement habituée à toi, mortellement oui » dit la mère à sa fille. Victime ou geôlier, la fille connaît sa mère : ses obsessions, ses excès, sa résistance. Mais elle connaît tout aussi bien les secrets et les faiblesses qu'elle sait exprimer dans un rire cinglant et inimitable qui pourrait faire, selon la mère, le titre et le sujet d'une pièce de théâtre. Et la veille de ce départ elles ont précisément assisté ensemble au triomphe de la pièce d'un jeune auteur en vogue que la mère, dans un moment d'égarement, a invité à profiter du voyage pour la villégiature.

Et voilà donc que le jeune homme apparaît, comme un double du jeune Thomas Bernhard, qui observe et décortique dans une mise en abîme drolatique ces personnages qu'il connaît si bien, qu'il aime et déteste tout en même temps et à qui il enfile consciencieusement les camisoles de force d'un petit théâtre magistral où se mêlent le souvenir d'un grand père clown et miséreux, d'une enfant bâtarde accouchée dans les toilettes d'une auberge, du maudit génie d'un Richard Wagner incarné dans un nourrisson précocement ridé comme un vieillard mourant : ténèbres et lumière, injure et poésie, l'essence même de l'existence qui se répète en une boucle infernale, joyeuse et triomphale : à la manière d'un Boléro (de Ravel).

Cette musique obstinée, entêtante, c'est le souffle qui rythme puissamment la pièce la plus autographique de Thomas Bernhard, « Au but » dont le titre allemand signifie littéralement : « Toucher au but ». Ce souffle épique c'est le contraire d'une litanie atone, c'est une vitalité corrosive qui maintient en éveil, réveille la conscience et rince les idéaux lénifiants dans la bouche intarissable de la mère crucifiant l'auteur sur la croix du réel : « Vous rêvez et ne faites rien, vous voyez la misère et ne faites rien, vous êtes l'observateur de cette putréfaction mais vous ne faites rien : c'est la malédiction de l'auteur dramatique, C'est trop peu cher Monsieur de regarder et d'attendre, ils le font tous, tous regardent et attendent, ils observent la putréfaction et pourrissent avec ».



Alfred Stieglitz, *Rentrer vite à la maison*, 1894. Photographie prise à Katwijk aan Zee, Pays-Bas.

#### LA MERE

Comme si tu comprenais le moindre mot à la littérature dramatique les gens ne comprennent rien et applaudissent à mort parce qu'ils ont juste à ce moment envie d'applaudir mais ils applaudissent la chose la plus absurde Ils applaudissent même leur propre enterrement ils applaudissent à toutes les gifles qu'ils reçoivent on les gifle depuis la rampe et ils applaudissent Il n'y a pas de plus grande perversité que la perversité du public de théâtre

# Distribution

#### **DOMINIQUE VALADIÉ**



LA MÈRE

#### LÉNA BRÉBAN



LA FILLE

#### YANNICK MORZELLE



L'AUTEUR

#### MANUELA BELTRAN



LA BONNE

Mise en scène : Christophe Perton

Scénographie: Christophe Perton, Barbara Creutz

Création lumières : Anne Vaglio Création son : Emmanuel Jessua Création costumes : Samuel Theis Régie Générale : Benjamin Bertrand

Audrey Paillat

Assistante mise en scène : Camille Melvil Assistante scénographie : Clarisse Delile

Administratrice de production : Cendrine Forgemont

Auteur : Thomas Bernhard Texte français de : Claude Porcell © L'Arche *Editeur* 

Production : Scènes et Cités En coproduction avec : le Liberté (Toulon), la Maison des Arts du Léman (Thonon-les-Bains), le théâtre de Poche (Montparnasse) et le théâtre Montansier (Versailles)

La compagnie Scènes et Cités est conventionnée par le Ministère de la Culture et la région Auvergne-Rhône-Alpes Avec le soutien de l'ADAMI du Jeune Théâtre National et de l'ENSATT.

#### Dates de tournée

Du 9 septembre au 5 novembre au théâtre de Poche, Montparnasse Les 9 et 10 novembre au théâtre Montansier, Versailles Du 6 au 9 décembre au Liberté, Toulon Les 12 et 13 décembre à la Maison des Arts du Léman, Thonon-les-Bains



### Au But:

### « Une réflexion sur l'artiste »

Pour tout lecteur de Thomas Bernhard, il est évident que *Au but* s'inscrit dans la réflexion sur l'artiste, ainsi que sur les relations de domination entre les êtres, substitut de relation sociale ou symptôme de l'absence d'amour. La mère exerce sa tyrannie sur sa fille, à moins qu'elle ne dirige sa haine possessive contre elle-même, dans ce qu'elle appelle son « amour maternel » et qui, chez Thomas Bernhard, veut dire autre chose.

Dans le titre, en allemand, on entend surtout le datif : Am Ziel, signifiant littéralement: «arrivé au but». Atteindre ce but qu'aucun des protagonistes bernhardiens n'arrive à atteindre, est le privilège de ce personnage, qui sait que le but ultime de l'art est la mer, signe traditionnel de l'infini et de la mort. L'auteur dramatique énonce aussi une vérité générale qui veut que tout auteur échoue, même celui qui réussit: en ce sens, l'artiste véritable échoue toujours, à l'image des protagonistes bernhardiens, même si le public croit qu'il réussit.

L'art de Thomas Bernhard est, au théâtre plus encore que dans la prose, un art de l'irritation virtuose. C'est pourquoi, même si on croit les avoir déjà vues ou déjà comprises, il faut sans cesse (re)jouer les pièces de Thomas Bernhard, dont la complexité se dévoile progressivement à nous.

#### Manfred Mittermayer et Jean-Marie Winkler

Extrait de Notes sur le théâtre de Thomas Bernhard, Considérations philologiques et spéculatives, 2006.



Thomas Bernhard

#### LA FILLE

Tu dramatises tout Maman

#### LA MERE

Peut-être
peut-être sommes-nous nous-mêmes
un matériau dramatique pour lui
nous sommes une mine
effectivement une mine pour un dramaturge
pour un dramaturge comme lui
qui fait tout remonter
du plus profond des profondeurs





Whatever hattenned to Baby Iane? Robert Aldrich

Peut-être

LA MERE

peut-être tu le dis

Il a flairé le sang

il ne nous a vues que quelques intants

et il a flairé le sang

Katwijk quel matériau pour lui

et ton père alors et tous les autres

d'où nous sommes sortis et comment

Il vient à Katwijk et tire un véritable capital de nous

Il prend ce qu'on lui donne

# Interview de Christophe Perton à propos de « Au But »

Le choix de mettre en scène aujourd'hui des textes de Thomas Bernhard ne semble pas anodin, pourquoi cet auteur est il pour vous d'une si brulante « actualité » ?

Pasolini brûle sans cesse « l'actualité ». Avec Bernhard c'est autre chose. Plutôt ma propre actualité : je peux difficilement être plus logique et cohérent. Et il arrive au bon moment, à point nommé comme on dit. Il fait résonner mes questionnements, familiaux, professionnels, universels... et puis il me fait rire, avec son cynisme, sa colère, ses obsessions : tout le monde en prend pour son grade, et moi avec. Donc je ris avec lui, mais d'un bon rire : profond, léger, cruel, lumineux... salutaire en somme.

#### Qu'est ce qui dans Au but vous a singulièrement séduit?

Le titre déjà... Qui n'est jamais arrivé Au But? C'est quoi le But? Beaucoup de mirages, tellement de chimères. Cette accumulation de vanités qui font souvent le mythe d'une vie. Le succès, les décorations, les honneurs... Bernhard dit : « la vie consiste en une enfilade de non-sens. Le balayeur admire Wittgenstein qui passe devant lui avec son argent. Et Wittgenstein pense : « Mon Dieu, si seulement je n'avais plus tout ça. Si seulement j'étais celui-là avec son balai, alors je serais en paix ». Personne ne vit agréablement avec lui-même. »

J'aime les monstres de Bernhard, j'aime leur humanité. Le personnage central, « La mère » ne dissimule rien d'elle-même et de qu'elle a traversé : elle décrit la cruauté d'un monde où l'on doit souvent survivre plutôt que vivre. Survivre aux dépends des autres. De façon ironique la pièce que la Mère a vue la veille s'appelle « Sauve qui peut » et tous ses personnages sont condamnés à mort.

Et puis dans la deuxième partie, tout devient complètement fou : on quitte le leurre d'un appartement et d'une société policée pour la mer et la tempête! On est littéralement « embarqué » par cette femme qui convoque comme Prospero, une nature brutale, inconfortable, et nous ouvre les yeux devant l'expérience de la « vie». Et on bascule alors dans une vertigineuse mise en abîme théâtrale.

# Qu'est ce que la réflexion sur l'art qui est au cœur de ce texte a pour vous de politique ?

Bernhard affirme à travers ses personnages de «L'Auteur » et «La Mère » qu'une œuvre d'art ne peut en rien changer la société. Que tous les écrivains qui ont tenté de le faire ont échoué et que toute tentative est d'ailleurs vouée à l'échec. Pour lui, l'idée de l'échec est l'idée essentielle. Mais la mère va encore plus loin et se moque de ce public qui vient se faire insulter et applaudit aux gifles qu'il reçoit. A ses yeux, le succès éphémère de la pièce qu'elle a vu la veille aurait tout aussi bien pu tourner à l'échec. Et elle finit par s'en prendre à l'Auteur qu'elle accuse, comme les jeunes de son âge, de ne rien faire: « Vous rêvez et ne faites rien ». Ce que je découvre en ce moment c'est ce côté anarchiste, un peu voyou, qu'il y a chez Bernhard, dont je projetais, à l'image de son écriture si économe et tranchante, comme une de ces grandes figures calmes et tutélaires de la littérature germanique. Et en lisant ses entretiens je découvre en fait un homme incroyablement vivant, maniant l'insulte, se moquant du luxe, du calme, de la propriété, direct et parfois vulgaire, et chez qui on sent comme une saine colère de jeune homme qui semble toujours prêt à en découdre.

> J'écris aussi des phrases sérieuses, de temps à autre, pour faire tenir ensemble les phrases comiques

### Thomas Bernhard

Né le 9 ou le 10 février 1931 à Heerlen, aux Pays-Bas, il vit d'abord chez ses grands-parents à Vienne, avant que sa mère ne revienne en Autriche en 1932. Il ne connaîtra jamais son père naturel.

La vie de Thomas Bernhard est immédiatement marquée par une grande précarité (financière, mais aussi affective et physique). Il passe sa jeunesse à Salzbourg, principalement sous l'aile de son grand-père, l'écrivain Johannes Freumbichler, (reconnu tardivement, mais qui recevra en 1937 le prix national de littérature). Son grand-père lui donne le goût de l'art et de l'écriture. En 1948, Thomas Bernhard a 17 ans. Atteint par une grippe, il est donné perdu par tous les médecins et placé dans un hôpital auprès de son grand-père malade. Son grand-père meurt la même année, mais Thomas Bernhard s'en sort miraculeusement et prend dès lors la décision de devenir écrivain. Après son séjour à l'hôpital, il est transporté dans un sanatorium où il est finalement contaminé par la tuberculose. Il perd sa mère en 1949 et apprendra sa mort de la même manière qu'il a appris celle de son grand-père : par hasard dans le journal. Thomas Bernhard quittera définitivement les hôpitaux en 1951.

Il fait alors des études au Conservatoire de musique et d'art dramatique de Vienne ainsi qu'au Mozartheum de Salzbourg. Après des expériences dans le journalisme et la critique, il écrit son premier roman, *Gel* en 1962, mais se concentre de plus en plus sur des œuvres théâtrales. La vie de Thomas Bernhard est marquée par la succession de scandales que ses livres provoquent. La relation paradoxale que Thomas Bernhard entretient avec l'Autriche et ses contemporains est inscrite dès la première phrase de *La Cave* : « *Les autres êtres humains, je les rencontrais dans le sens opposé.* »



Le scandale absolu est atteint en 1968, lorsqu'on lui remet un prix national de littérature pour Frost. Le ministre de l'Éducation et tous les responsables quittent la salle alors que Thomas Bernhard tient un discours attaquant frontalement l'État, la culture autrichienne et les Autrichiens. En 1970 il obtient le prix Georg Büchner. Entre 1975 et 1982 paraissent ses cinq récits autobiographiques, L'Origine, La Cave, Le Souffle, Le Froid et Un enfant. Thomas Bernhard souffre toute sa vie d'un souffle court et meurt en 1989, trois mois après la première de Place des Héros, dans sa vieille ferme de Haute-Autriche, le 12 février, comme son grand-père... Il était alors âgé de cinquante-huit ans. Dans son testament, il interdit la diffusion et la représentation de ses œuvres en Autriche ("quelle que soit la forme") pour les cinquante années suivant sa mort. Ses héritiers annuleront cette clause du testament. À sa demande, son cadavre est enveloppé d'un tissu blanc et placé dans un cercueil le plus simple possible, « comme les Juifs orthodoxes ». Seuls trois membres de la famille seront présents à l'enterrement, l'annonce officielle de sa mort sera faite par la suite seulement. Thomas Bernhard a écrit 250 articles, 5 recueils de poésie, 23 grands textes en prose et nouvelles, 18 pièces de théâtre.

### Dominique Valadié, la mère

Née en 1952 à Nice, Dominique Valadié suit la formation du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Au théâtre, Dominique Valadié travaille aux côtés d'Antoine Vitez, Daniel Benoin, Michel Didym et Alain Françon, notamment dans La Dame de chez Maxim's (Molière de la meilleure actrice), et plus récemment Le Temps et la chambre de Botho Strauss. En 1993, elle devient professeur au CNSAD. Au cinéma, elle joue sous la direction d'Agnès Jaoui, Benoit Jacquot, ou encore Bertrand Blier

### Léna Bréban, la fille

Après avoir suivi la formation de l'Ecole du théâtre national de Chaillot, Léna Bréban intègre le Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. A sa sortie, elle travail entre autres aux côtés de Thierry De Peretti, Pascal Adrien, notamment dans La Maison d'à côté, pièce pour laquelle elle est nommée aux Molières (Molière de la comédienne dans un second rôle). Au cinéma, elle joue dans Les Amants réguliers de Philippe Garel, Séraphine de Martin Provost et Holiday de Guillaume Nicloux

### Yannick Morzelle, l'auteur

Né en 1994, Yannick Morzelle intègre le Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 2014 où il étudie sous la direction de Daniel Mesguich, Nada Strancar, Xavier Gallais et Daniel Martin. Dans le cadre des ateliers du conservatoire, Yannick Morzelle joue notamment aux côtés de Bernard Sobel et Caroline Marcadé. En mars 2017, il joue dans *Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre* d'après les textes d'Aimé Césaire, Léon Gontran Damas et Léopold Sédar Senghor.

### Manuela Beltran, la bonne

Manuela Beltran est née en 1986 à Cali en Colombie. Elle commence sa formation de comédienne au cours Florent puis intègre l'école du Théâtre national de Strasbourg, promotion 2014. Entre juin 2015 et avril 2016, elle joue dans *Cheer Leader* de Karim Bel Kacem et Maud Blandel. En juillet 2016, elle joue dans *Une Vitalité désespérée*, mis en scène par Christophe Perton d'après Pier Paolo Pasolini. Elle parle couramment l'espagnol, l'anglais e le français.

# Christophe Perton

Christophe Perton a commencé son travail de metteur en scène en 1987. Ses premières créations autour des textes d'Harald Mueller, Strindberg, Jacob Lenz, lui valent, dès 1988, le soutien du Ministère de la Culture.

Depuis, comme artiste indépendant, ou comme directeur d'institution (Comédie de Valence) il n'a eu de cesse d'explorer la littérature théâtrale contemporaine française en travaillant entre autres, sur les écritures de Marie NDiaye,Bernard-Marie Koltès, Lancelot Hamelin, Eugène Durif, Annie Zadek.

Il s'attache également tout au long de son parcours à faire traduire des pièces étrangères et à mettre en scène des pièces inédites telles que le Faust de Lenau, Hop-là, nous vivons ! de Ernst Toller, pour laquelle il a obtenu le Prix de la Critique en 2008, Monsieur Kolpert de David Guiselmann qu'il présente au Théâtre du Rond-Point en 2007, La Chair empoisonnée de Kroetz, ou encore Acte de Lars Noren, L'Enfant froid de Marius von Mayenburg (présenté au Théâtre du Rond-Point en 2004), pour ne citer que celles-ci.

En 2012 il poursuit son parcours avec l'écriture de Peter Handke et présente au Théâtre du Rond-Point, durant la saison 2012-2013, deux pièces inédites de l'auteur Souterrainblues et La Femme gauchère.

Christophe Perton a inscrit son travail de mise en scène en lien avec les plus grands théâtres de France comme : Le Théâtre National de la Colline, le Théâtre de la Ville de Paris, le Théâtre du Rond-Point, la Comédie- Française, ainsi qu'avec certains théâtres à l'étranger comme la Comédie de Genève, le Berliner Ensemble ou le New York Theater Work Shop.

Parallèlement à son travail de mise en scène, Christophe Perton a régulièrement réalisé des mises en scènes d'opéra d'œuvres classiques, telles que Simon Boccanegra de Verdi, Didon et Enée de Purcell, mais également d'œuvres contemporaines comme En attendant que la pluie tombe adaptée de la pièce de Jean-Luc Lagarce avec un livret de Jacques Lenot. Ces opéras ont été présentés principalement au Grand Théâtre de Genève, à l'Opéra de Lyon et à l'Opéra de Nancy.



#### Quelques dates

1987 Christophe Perton fonde sa compagnie à Lyon.

**1993** il est nommé artiste associé au théâtre que dirige Francis Auriac à Privas.

**2000** Mise en scène d'une pièce inédite d'Andreï Platonov au Théâtre de la Colline à Paris.

2001 Direction de la Comédie de Valence

En décembre 2009, Christophe Perton décide de mettre un terme à l'aventure de Valence pour fonder une nouvelle structure indépendante : Scènes&Cités.

Après neuf années passées à la direction du Centre Dramatique National de Valence, Christophe Perton n'a pas souhaité renouveler son mandat décidant de retrouver un statut d'artiste indépendant.

Il a donc créé en janvier 2010 une nouvelle structure Scènes&Cités, et en mai de la même année, il crée La Folie d'Héraclès d'Euripide à la Comédie-Française. Il a présenté en décembre 2010 une création au New York Theatre Workshop avec la pièce Rien d'humain de Marie NDiaye traduite pour l'occasion en anglais Nothing Human. Ce travail a été réalisé comme un prélude à la création de la commande passée à Marie NDiaye Les Grandes Personnes créée en mars 2011 au Théâtre de la Colline.

Parallèlement à son travail de mise en scène Christophe Perton a écrit l'adaptation cinématographique du roman de Marie Ndiaye, « Trois femmes puissantes » en vue d'un long métrage. Ce scénario a bénéficié de l'aide à la réécriture du CNC du soutien de MEDIA.

En 2013 il écrit et réalise un moyen métrage « Un coeur éphémère » avec Isabelle Carré dans le rôle principal. En 2014 il écrit « Les Territoires du silence » un moyen métrage soutenu par le CNC et l'ADAMI qu'il réalise en 2016 avec dans le rôle principal Cosmina Stratan.

Au théâtre il a adapté et mis en scène dans le cadre de l'édition 2014 du « Printemps des comédiens » un montage de textes de Pasolini, Une vitalité désespérée et réalise pour l'opéra un Don Giovanni présenté à la MC93 en collaboration avec l'atelier lyrique de l'opéra national de Paris.

En 2015, il créé L'avantage avec les animaux, c'est qu'ils t'aiment sans poser de questions de Rodrigo Garcia, au Théâtre du Rond Point, et en tournée en France.

En 2016, il met à nouveau en scène Une Vitalité désespérée, dans une nouvelle distribution, pour le festival d'Avignon. Le spectacle sera joué en Novembre 2016 au théâtre Liberté (Toulon) ainsi qu'au Théâtre Populaire Romand (Suisse).



